



FLORENTINE MULSANT

Compositrice en lice pour le GPLC 2019

Avec *Suite pour violoncelle op. 41 : III, IV et V*

CD : *From Ushant Island to Armenia (AR RE-SE)*

Interprétée par Ingrid Schœnlaub, violoncelliste

« L'intelligence au service de l'émotion »

Présentez-vous en une phrase !

Je suis compositeur !

Et pas compositrice ?

Compositeur est un terme plus neutre. Compositrice pourrait avoir un sens plus combatif, alors que le principal pour moi c'est de faire de la musique.

« La musique avant toute chose », donc. D'ailleurs, pourquoi la musique ?

Ça a été une évidence quand j'étais gamine. J'ai passé sept ans en Afrique où je suis née et quand on est rentré en France, il y a eu l'achat d'un piano pour ma sœur aînée et aussi ce qu'on appelait à l'époque un électrophone, pour le salon (c'est-à-dire un tourne-disque). La musique m'est venue surtout parce que mon père nous a fait écouter, le dimanche quand il se détendait, des pages magnifiques de Wagner qui m'ont profondément marquée. Il y a eu aussi le *Concerto à la mémoire d'un ange* de Berg que j'ai découvert à l'âge de huit ans et qui m'a énormément émue. Et puis le piano est arrivé. J'ai été attirée par l'instrument parce que c'était le seul instrument qui faisait de la musique à la maison et j'ai commencé tout de suite à chercher des mélodies, à mettre mes doigts sur les touches, à écouter, à mettre mes deux mains et j'ai demandé à apprendre la musique. Ma maman m'a dit : « Non, non, non, tu fais déjà de la danse, ça suffit comme ça ». Mais je ne me suis pas démontée, j'ai vu que ma sœur lisait la musique, et je lui ai demandé de me montrer comment ça marchait.

Elle m'a montré la clef de sol, la clef de fa, et j'ai commencé à écrire de la musique à ce moment-là, dès que j'ai eu les moyens rudimentaires d'écrire. Alors comme je n'avais pas de notion du rythme, j'écrivais des petits pointillés entre la note de la main droite et la note de la main gauche pour que ça tombe ensemble, parce que comme j'écrivais beaucoup, je ne me souvenais pas de tout. Je me suis rendu compte que l'écriture avait le don de fixer les choses pour qu'elles ne tombent pas dans l'oubli. Et au bout de six mois, vu la pile de pages que j'avais écrites, ma mère m'a emmenée voir un prof : j'avais neuf ans.

Y avait-il un terrain musical dans votre famille ?

Mon grand-père maternel, que je n'ai jamais connu parce qu'il est mort d'une longue maladie avant ma naissance, était un musicien amateur éclairé, parce qu'il faisait du quatuor à cordes. Il était violoniste amateur et il lisait la musique. Donc il devait avoir une certaine oreille musicale et une certaine connaissance de la musique pour pouvoir la lire comme on lit un livre. Maman a fait un petit peu de piano, mais de manière vraiment étroite et un peu de flûte à l'âge adulte ; mon père n'a jamais touché un instrument. Ma sœur a fait de la musique, elle a travaillé son piano de manière tout à fait sérieuse, et quand elle a fait des études à Paris, c'est moi qui lui donnais des cours de piano.

Il faut dire que j'avais une telle envie de faire de la musique que lorsqu'un autre déménagement a été prévu par la famille pour aller en Espagne, et que Maman m'a demandé si ça me dérangeait d'arrêter la musique parce que j'allais partir dans un lycée français et que j'allais avoir un emploi du temps comme tous les autres jeunes, je lui ai répondu que si je devais arrêter la musique, je ne lui pardonnerais jamais. J'avais treize ans et à ce moment-là, elle a cherché une famille d'accueil et m'a inscrite à mi-temps au collège du Lycée Racine. Je suis arrivée à Paris avec des cours pour préparer l'entrée au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse (CNSMD) le samedi et ma famille à 1500 kilomètres.

Comment s'est poursuivi votre parcours ?

Je suis entrée au CNSMD en 1977 dans une classe qui n'existe plus maintenant qui s'appelait le « solfège spécialisé », puis j'ai fait un parcours tout à fait classique : classes d'écriture, harmonie, contrepoint, fugue. J'ai eu de magnifiques professeurs. Ensuite, j'ai fait la classe d'analyse, puis la classe d'orchestration puis en tant qu'auditrice deux ans en composition. Pourquoi auditrice ? Parce que cette année-là il y a eu quelque chose d'assez spécial : j'ai passé le concours d'entrée en composition et j'ai été reçue à un certain nombre d'épreuves mais il s'avère que l'une des épreuves a été annulée et que j'ai dû la recommencer. Mais la seconde fois je n'ai pas été admise. Ce n'était pas bien grave car Alain Bancquart, très accueillant, m'a dit : « Venez dans ma classe en tant qu'auditrice, je vous ferai travailler, on se verra ». Je me suis inscrite également à la Schola Cantorum où j'ai passé mon diplôme et mon prix.

Aujourd'hui, comment vous situez-vous dans le champ musical ?

Je suis proche d'un Thierry Escaich, de son savoir, de la beauté avec laquelle il écrit sa musique. On a eu sensiblement les mêmes professeurs tous les deux. J'aime les pages orchestrales de Guillaume Connesson, parce que je trouve sa musique super bien faite, il est très engagé dans la rythmique, et ça, c'est quelque chose qui me plaît beaucoup, ma musique étant plutôt harmonique et mélodique. La sienne a une pulse assez forte, que j'aime. Chez les compositeurs de ma génération, j'aime la musique d'Éric Tanguy, certaines de ses partitions me touchent.

J'aime aussi l'humour d'un Pascal Zavaro et son lyrisme – je pense à son *Concerto pour violoncelle* qui a été créé il y a quelques années. Si on remonte un petit peu avant, j'aime beaucoup Henri Dutilleux et Philippe Hersant, sans doute le plus important de tous ceux que je viens de citer. Mais je n'ai pas d'*a priori*. Quand je vais à un concert, si je suis émue, si je suis touchée, j'estime que c'est bien, c'est gagné. Je n'ai pas d'*a priori* esthétique, c'est plutôt une ouverture, comme un éventail, d'écouter et de ressentir.

Écrire ou composer ?

Écrire, c'est mettre une idée. Composer, c'est la mettre en forme. On écrit un thème, on le cherche, on le malaxe, on le construit, et ensuite, composer, c'est après : qu'est-ce que je vais faire ? Je vais composer une forme sonate, un mouvement avec une forme bien particulière ? Donc composer, c'est comme un architecte qui va dessiner ses plans et ensuite construire. Moi je me situerais plutôt dans la mouvance d'un architecte des sons, comme quelqu'un qui donne une architecture à un ensemble. On a une idée, on écrit un accord, deux accords et on va les composer ensemble. On va les faire se communiquer, on va les faire évoluer. C'est cela la composition, c'est la mise en forme, c'est la construction d'une courbe, de plusieurs idées qu'on a écrites.



Le disque *From Ushant Island to Armenia*, sélectionné pour le GPLC 2019, est paru en juillet 2017.



Pour vous, la musique, c'est une expression affective, émotionnelle, sensorielle ou rationnelle ?

C'est la combinaison des tous ces aspects. La musique, pour qu'elle puisse exister, elle doit être inspirée, il faut qu'il y ait une idée. Pour moi, cela peut être un tableau, un livre qu'on a lu, la nature, cela peut être la combinaison de différents facteurs qui fait qu'on a ce besoin d'énergie ; on a cette énergie pour tous les jours, pour écrire et mettre en forme, c'est-à-dire pour composer. La musique est source d'émotion, quand elle est jouée, si elle n'est pas construite, elle devient vite faible. La forme doit se faire oublier au bénéfice de la beauté de l'ensemble, si c'est réussi. La forme ne doit pas être un but en soi, elle est l'un des moyens utilisés pour que l'émotion arrive, pour que ça touche le public. Si le public est touché, c'est parce qu'une grappe d'accords va le toucher, qu'il va retrouver un thème, donc la composition a son but : exposer un thème, le développer, le modifier. Le principe de la variation est essentiel dans la composition à mon sens et ce principe de varier, de construire est un moyen d'arriver à ce que la musique touche, que la musique soit une source d'émotion, qu'elle permette à l'auditeur de voyager, peut-être de se poser des questions plus existentialistes, en tous cas de le faire bouger intérieurement. Ce n'est pas juste un geste intellectuel. La musique n'est pas faite pour être intellectuelle ; l'intellectualisme est l'un des buts pour permettre, peut-être dans une construction très complexe, d'arriver à une réelle émotion. L'intelligence au service de l'émotion, au service de la beauté.

Pensez-vous qu'il y ait une dimension transcendante voire spirituelle dans la musique ?

Oui, énormément, et la musique, comme la peinture, comme la poésie, sont des moyens qui permettent à l'homme de se transcender, d'entrer dans une forme de méditation, de spiritualité. J'accorde énormément d'importance à la pensée bouddhique.

Je me passionne pour des livres spirituels, qui font réfléchir, non seulement sur la condition de l'homme, mais sur la place de l'art dans le monde, de la beauté dans le monde.

Avez-vous déjà été inspirée par la littérature ?

Oui, notamment poétique, *Amers* et *Exil* de Saint-John Perse qui sont phares dans mon catalogue. Mais il n'y a pas que les livres, c'est un ensemble de choses qui fait que la vie a un sens et est tournée vers l'élévation. Je n'ai pas un ego surdimensionné, je veux juste que la musique puisse aider l'homme à être plus heureux.

Est-ce que la musique a un rôle social, selon vous ?

Oui, elle doit avoir une place dans la société, sur le plan collectif. Si on regarde la Russie, la musique devait être au service de l'État, pour le bien-être de la communauté. Chostakovitch s'est battu parce que sa musique était trop bleue, trop rouge, trop verte, il a été censuré, il a même failli partir en Sibérie avec ses valises... La musique a un rôle social important, au même titre que le théâtre ou la peinture, elle a un rôle par rapport à la communauté. Maintenant la musique militaire me gêne. Donc la musique politique, non, mais la musique sociale, oui !

Transmettre la musique, c'est important pour vous ?

Je n'enseigne plus depuis 1999 parce que ça devenait chronophage, et parce qu'à ce moment-là je commençais à avoir des commandes assez sérieuses et j'avais besoin de dégager du temps. J'ai élevé deux enfants et ça me prenait du temps – c'était une priorité pour moi, mes garçons. J'avais alors huit heures d'enseignement à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV), en harmonie et contrepoint. J'adorais ! Avant ça, j'ai enseigné l'écriture en conservatoire, la formation musicale et j'ai même fait travailler les amis au lycée qui étaient moins bons que moi en solfège. Je donnais des cours quand j'avais quinze, seize ans. J'aime transmettre, j'aime aller à la rencontre des jeunes. Je n'enseigne plus mais j'ai la chance d'avoir dégagé du temps et d'avoir une certaine liberté pour donner des master classes, être en résidence, pouvoir aller à la rencontre de jeunes musiciens de tous âges. J'adore ça ! D'ailleurs, je fais du soutien scolaire pour des enfants en difficulté depuis dix ans, le mercredi après-midi. Les cours ont lieu à la maison, et ils ont droit à une heure chacun, en individuel. J'ai le sentiment d'avoir eu avec mes deux garçons tout le temps nécessaire pour leur donner une façon de travailler, les bons outils pour s'y mettre et être autonome.

J'ai envie de donner cette chance à d'autres jeunes et je le fais avec un plaisir fou. Car quand on prend le temps de travailler sur une difficulté, l'enfant a un démarrage extraordinaire après.

Comment appréhendez-vous la rencontre avec les lycéens du GPLC ?

Ça me réjouit ! J'ai envie d'aller à la rencontre des jeunes entre seize et dix-huit ans, de leur expliquer ma démarche, comment j'écris, comment se passe la vie d'un compositeur, comment ça fonctionne. Et puis savoir comment ils ont perçu ma musique, qu'est-ce que ça leur évoque. Je vais rechercher énormément le dialogue, les faire réagir, leur poser des questions et s'ils posent des questions, c'est que ça les intéresse et à ce moment-là je serai dans l'interaction avec eux. Alors évidemment s'il y a des questions pratiques sur la forme, j'y répondrai, mais encore une fois c'est une option musique, et on est là pour les aider dans leur approche, dans leur découverte de la musique. Je ferai le maximum pour faire passer un message positif, pour échanger avec eux, pour les accrocher ! Et s'il y a un piano – je ne suis pas très bonne pianiste mais c'est mon instrument – je pourrais leur jouer quelque chose !

Quelles sont vos attentes par rapport au GPLC ?

Gagner (rires). Rencontrer des jeunes et avoir ce contact parce que le compositeur, ça a deux facettes : d'abord c'est tout seul, dans une pièce, sans téléphone, vraiment concentré ; et la deuxième facette, c'est le public, c'est la rencontre, c'est l'échange. Ce sont deux moments complètement opposés mais qui sont complémentaires. On se nourrit des rencontres, des échanges, donc expliquer ça aux jeunes, ça peut être très intéressant. Et puis les amener à s'exprimer. J'ai envie qu'au-delà du fait qu'ils voient un compositeur vivant, qui ne soit pas en costume et en perruque Louis XIV, on puisse trouver des connexions, un réel échange avec eux. C'est très important. J'ai envie de réussir à chaque fois l'échange de moi vers eux, pour eux. Ce n'est pas juste pour parler de moi ; ça ce n'est pas intéressant. Mais avoir un moment pour aborder des sujets, pour que la musique nous permette de toucher des choses plus profondes en eux et qu'ils arrivent à s'exprimer sans difficulté.

Un dernier mot ?

La composition, c'est ma vie ■

Propos recueillis par Simon Bernard le 4 octobre 2018



Florentine Mulsant à la rencontre des lycéens d'Amiens et Bourg-en-Bresse ©D.R.

En savoir plus

Site internet du Grand Prix Lycéen des Compositeurs

www.gplc.musiquenouvelleenliberte.org



Site internet de Florentine Mulsant

www.florentinemulsant.com